

« Dieu a ouvert aux païens les portes de la foi » : Ac 13,1-15,35

Premier voyage missionnaire (13-14)

L'église qui évangélise est celle d'Antioche de Syrie. Si Jérusalem reste une référence, en raison des apôtres, Antioche de Syrie est désormais la plaque tournante de l'évangélisation. L'Esprit y a un rôle très direct (13,2). C'est le signe de la vérité de cette communauté chrétienne, qui n'hésite pas à se séparer, pour un temps, de deux de ses principaux évangélistes. Si Paul et Barnabé sont les acteurs de cette mission, c'est bien l'église qui évangélise : envoyés par l'église d'Antioche de Syrie, ils reviendront vers elle pour rendre compte de leur mission.

L'Esprit saint a demandé de les mettre à part, mais ne leur a pas fourni de feuille de route précise. S'il peut parler directement, il parle habituellement par les événements. Chypre est vraisemblablement une première étape proposée par Barnabé, qui en était originaire (cf. 4,36). Le choix d'Antioche de Pisidie serait déterminé par la rencontre avec le proconsul Sergius Paulus : lui est originaire d'Antioche de Pisidie. Notez aussi que suite à cette rencontre, Saül change de nom : une hypothèse voit dans le choix de Paul l'influence du proconsul (Sergius **Paulus**), voire la possibilité d'une introduction pour Antioche de Pisidie (en se faisant imposer le nom de Paul, Saül entrerait dans la « famille » du proconsul).

Bien que l'Esprit saint n'ait désigné que Barnabé et Saül, au départ ils sont trois : Jean surnommé Marc les accompagne (13,5). Notez que lui aussi porte un nom juif doublé d'un nom latin : c'est une pratique courante chez les Juifs qui facilite les déplacements hors Israël. Jean/Marc est le cousin de Barnabé (Col 4,10) et le signe de l'autorité de celui-ci sur l'équipe. Mais très vite Paul prend le dessus : on ne dira plus Barnabé et Saül, mais Paul et Barnabé (sauf les apôtres - cf. 15,25 - qui en sont restés à la primauté originelle). C'est vraisemblablement Paul qui choisit cette fois-ci d'aller à Antioche de Pisidie. Jean/Marc les abandonne à Pergé, sur la côte asiatique. On apprendra plus tard qu'en fait, il les a laissés tomber (15,38), sans doute opposé à ce projet. Jean/Marc sera à l'origine de la rupture entre Paul et Barnabé (15,39) : on a beau être évangéliste, on ne manque pas de tempérament ! Paul et Jean/Marc se réconcilieront (cf. Col 4,10 ; 2 Tim 4,11). Entretemps, Jean/Marc se sera attaché à Pierre. De cet attachement est né le deuxième évangile.

De ce premier voyage missionnaire, trois étapes se dégagent :

a) Paphos et la rencontre de Sergius Paulus (13,4-12). Paul y affronte un faux prophète, Bar Jésus ou Elymas, et l'emporte sur lui. Malgré la présence du proconsul, le contexte est juif ; peut-être le proconsul fait-il partie de ces autorités romaines bienveillantes à l'égard du judaïsme (cf. Corneille en Ac 10). L'épisode montre donc les difficultés de l'évangélisation en milieu juif. L'opposition à un faux prophète est un classique de la Bible (cf. Dt 13,2-19), comme l'acte de puissance auquel Paul a recours contre lui : on parle dans la Bible de signe ou de prodige. Le but principal est d'attester qui est le vrai prophète ou l'envoyé de Dieu. La conversion du proconsul (13,12) en est la conclusion programmée.

b) Antioche de Pisidie est l'étape majeure (13,14-52). Pour plusieurs raisons : c'est la seule prédication de Paul qui nous soit rapportée. C'est surtout le lieu où se pose pour la première fois en termes d'opposition la question de l'évangélisation des païens. Les Juifs initialement favorables à la prédication finissent par la refuser en raison de l'adhésion des païens. Notez que c'est le nombre des païens attirés par la prédication qui les fait changer d'attitude : nous avons croisé des païens attirés par le judaïsme, mais leur nombre ne remettait pas en cause la particularité juive (ce sera d'ailleurs le point principal de l'Assemblée de Jérusalem). Ce qui est neuf aussi et surtout, c'est que Paul discerne dans ce volte-face un signe de Dieu pour se tourner vers les païens. Paul a l'habitude de la prédication aux païens (cf. le cas d'Antioche de Syrie, en 11,19-26), mais c'est la réaction juive qu'il interprète à la lumière de l'Écriture, qui détermine désormais sa position. Toutefois, bien que le jugement soit radical (13,46-47), ça n'empêchera pas Paul, partout où il passera, de continuer à s'adresser d'abord aux Juifs. Sans doute est-ce le signe qu'une expression aussi aboutie du jugement est un peu anticipée ; la même expérience de refus, partout où Paul passera, le confortera. Peut-être aussi est-ce le signe que dans l'évangélisation, il faut toujours se poser la question du rapport aux Juifs.

c) A Lystres, Paul et Barnabé n'économisent pas leur peine pour empêcher les païens, prêtres en tête, de leur offrir des sacrifices (14,11-18). L'épisode offre un bon contrepoint à celui d'Antioche : se tourner vers les païens n'est pas une sinécure. Il faudra sans doute un long temps d'inculturation de l'évangile pour s'abstenir de telles réactions. Mais l'épisode a aussi pour but de prévenir le lecteur qu'un reflux païen est toujours possible, même si on est évangélisé de longue date.

La conclusion de cette première partie est connue : « Dieu a ouvert aux païens la porte de la foi » (14,27). L'enthousiasme que provoque cette affirmation va cependant être refroidi par des « gens descendus de Judée », « certaines gens du parti des Pharisiens », des chrétiens d'origine juive donc. Cela va rendre nécessaire une nouvelle prise de position apostolique, qu'on va appeler en raison de la communication de sa conclusion aux églises, exemplairement celle d'Antioche de Syrie, le Concile de Jérusalem.

L'assemblée de Jérusalem (15,1-35)

La question est portée d'Antioche à Jérusalem. A Jérusalem se trouvent les apôtres, ce sont eux qui vont statuer sur l'intégration des païens dans l'Église. Ils vont se prononcer sur la question suivante : peut-on admettre des païens dans l'Église sans les convertir au préalable au judaïsme ? La question est d'importance. Il ne s'agit pas seulement de reconnaître le Christ : St Luc a souligné à de nombreuses reprises la nécessité de relire la Torah, les Prophètes et les Psaumes, ce qu'on appelle aujourd'hui l'Ancien Testament (exemplairement « les disciples d'Emmaüs en Lc 24,13-35, ou dans les Actes (8,26-40) l'épisode de l'eunuque éthiopien). Ce n'est pas non plus une nécessité morale, bien que la question s'imposera dans l'évangélisation des païens (il suffit de lire les lettres de St Paul). C'est fondamentalement la question du choix de Dieu. Car c'est Dieu lui-même qui a choisi, pour parvenir au Christ, d'en passer par un peuple particulier, le peuple d'Israël. Alors peut-on être du Christ sans emprunter le chemin qui Dieu lui-même a défini ?

Pierre est le premier à prendre la parole, c'est sa dernière intervention dans les Actes. Il rappelle l'épisode du baptême de Corneille (chap. 10 et 11), et notamment l'argument qu'il avait développé auprès des « circoncis », à Jérusalem déjà (11,15-17 ; 15,8), et qui avait non seulement calmé les esprits, mais aussi aboutit à reconnaître l'œuvre de Dieu : « Ainsi donc aux païens aussi Dieu a donné la repentance qui conduit à la vie » (11,18). Cependant il s'agissait alors d'un « craignant Dieu (10,2), autrement dit d'un païen qui s'était déjà rapproché du peuple juif et de ses coutumes. Sans doute aussi le cas était isolé ou représentait une possibilité insuffisante pour masquer la dimension juive de la Voie chrétienne.

Si la question est à nouveau posée ici, c'est qu'elle s'est élargie : il s'agit de païens « ordinaires » et en nombre. Il vaut la peine de détailler l'argumentation de Pierre, ce que je vous propose de faire (l'argument cité plus haut n'en est que le point de départ) et surtout de commenter le retournement final : on passe de « l'Esprit saint donné aux païens tout comme à nous » à « nous croyons être sauvés, exactement comme eux ».

C'est Jacques qui conclut. Pierre, bien que premier des apôtres, n'a pas le dernier mot. On voit que l'organisation de l'Eglise, si elle a respecté le choix de Dieu, et du Christ en particulier, s'est aussi constitué par expérience, en respectant l'autorité de divers groupes, par exemple ici ce qu'on nomme les anciens (15,6). Jacques ne fait pas partie des apôtres (il n'est pas l'un des deux Jacques apôtres), il est de la famille de Jésus et le premier « évêque » de Jérusalem. Il est reconnu par ses pairs, qu'ils soient chrétiens ou simplement juifs. C'est à lui que nous devons une épître. C'est aussi à lui de s'exprimer car c'est de son entourage que sont venus ceux qui ont causé le trouble à Antioche de Syrie. Sa position appuyée sur l'Ecriture (Am 9,11-12) est prudente : des règles sont définies pour les païens, mais elles sont en petit nombre et cohérentes avec la culture commune. En réalité, il s'agit surtout de définir le minimum demandé aux chrétiens originaires du paganisme pour que des chrétiens d'origine juive n'aient pas le sentiment, en partageant la même table (on peut aussi penser à celle de l'eucharistie), de se souiller.

Ces règles sont-elles encore valables aujourd'hui ? Qu'est-ce que cela dit de l'Eglise ? Est-ce que Juifs et chrétiens ont encore quelque chose à voir ensemble ?